

**LES HOMMES DE LA FRATERNITÉ.**  
**UNE HISTOIRE «POSTMODERNE»**  
**DU CHRISTIANISME**

Michel Clévenot<sup>1</sup>

---

L'histoire du christianisme que j'ai entreprise il y a douze ans, sous le titre *Les hommes de la Fraternité*, vient de se clore avec la parution du douzième volume, consacré au XX<sup>e</sup> siècle.

L'avant-propos du tome premier présentait ce travail comme une recherche du «fil rouge» chrétien qui a tissé, «pour le meilleur et pour le pire», la culture occidentale. «Nous avons besoin, écrivais-je, de nous réapproprier ces "mémoires d'avenir"». Annonçant que chacun des douze volumes prévus comporterait trente séquences, consacrées chacune à un personnage ou un épisode peu connus ou présentés sous un jour différent, j'affirmais: «Cet entrecroisement d'existences et d'événements plus ou moins mêlés au fil rouge donnera à voir, à sentir, à comprendre de quels écheveaux nous sommes tissés.»

L'ouvrage terminé, il me paraît possible d'en décrire plus précisément l'objet et la méthode.

---

<sup>1</sup> Michel Clévenot (1932-1993) a été pendant plusieurs années, en France, aumônier de la Jeunesse étudiante chrétienne (JEC). Il est l'auteur de nombreux ouvrages dont: *Approches matérialistes de la Bible* (1976), *Les Hommes de la Fraternité* (12 tomes, 1981-1993), *Religions dans le monde actuel* (1991). Il a dirigé le collectif *L'état des religions dans le monde* (1987), auquel ont collaboré plusieurs auteurs québécois.

### L'amnésie postmoderne

Bien que ce terme soit contestable, «postmoderne» est ici employé dans le sens que lui a donné Jean-François Lyotard<sup>2</sup>, pour désigner une société et une culture où les «grands récits légitimateurs» ont perdu toute crédibilité.

On sait que cette situation engendre un nouveau type d'individualisme<sup>3</sup>. L'une de ses principales caractéristiques consiste en une atomisation des liens sociaux, dans le temps aussi bien que dans l'espace. En conséquence, toute mémoire autre qu'immédiate et fonctionnelle disparaît. Dès lors, privée de cet «imaginaire minimal de la continuité, sans lequel la pensée d'un avenir commun est impossible», la société ne peut plus réaliser ce «partage collectif minimal du travail de production des significations» qui lui permet d'exister<sup>4</sup>.

Paradoxalement, on voit alors fleurir des «mémoires de substitution», multiples, parcellaires, disséminées (musées du sabot ou des paludiers, manifestations folkloriques, collections de cartes postales, recherches généalogiques, célébrations des «racines», etc.), qui prouvent, *a contrario*, combien est intensément éprouvé le sentiment d'avoir collectivement perdu la mémoire. Présentant la série de volumes consacrés aux *Lieux de mémoire* (1984-1992), Pierre Nora écrivait: «La disparition rapide de notre mémoire nationale appelle aujourd'hui un inventaire des lieux où elle s'est électivement incarnée et qui, par la volonté des hommes ou le travail des siècles, en sont restés comme ses plus éclatants symboles: fêtes, emblèmes, monuments et commémorations, mais aussi éloges, archives, dictionnaires et musées.»

---

<sup>2</sup> Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne*, Paris, Minuit, 1979.

<sup>3</sup> Voir Gilles Lipovetsky, *L'ère du vide. Essais sur l'individualisme contemporain*, Paris, Gallimard, 1983.

<sup>4</sup> Voir Danièle Hervieu-Léger, *La religion pour mémoire*, Paris, Cerf, 1993.

**«Une race remontante»**

En écrivant *Les hommes de la Fraternité*, je me suis inscrit parmi ceux qui entendent que la mémoire chrétienne reste vivante. Cela me semble d'autant plus indispensable que le christianisme est fondamentalement historique: se dire chrétien, c'est revendiquer l'appartenance à une lignée croyante, se reconnaître des ancêtres, entrer dans une famille. Nul ne l'a mieux dit que Péguy:

Celui qui ne donne pas la main, c'est celui-là qui n'est pas chrétien... Le pécheur tend la main au saint, puisque le saint donne la main au pécheur. Et tous ensemble, l'un tirant l'autre, ils remontent jusqu'à Jésus, ils font une chaîne qui remonte jusqu'à Jésus, une chaîne aux doigts indéliables...

Le chrétien ne se définit point par l'étiage, mais par la communion. On n'est point chrétien parce qu'on a un certain niveau moral, intellectuel, spirituel même. On est chrétien parce qu'on est d'une race remontante. (*Un nouveau théologien*, Fernand Laudet, 1911.)

Chacune des trente séquences de chaque ouvrage fait revivre des personnages plus ou moins célèbres, plus ou moins sympathiques, sans omettre les marginaux, voire les hérétiques. Chaque fois que cela est possible, les sources originales sont citées abondamment, afin de donner à sentir et presque à respirer l'atmosphère d'une époque. Ainsi, les présentations étant faites, les lecteurs se trouvent en tête-à-tête avec un esclave égyptien ou un rabbin juif, une grande dame romaine, un théologien grec, puis une béguine et un pèlerin, un voyageur musulman, un banquier et un humaniste, un cardinal et une prostituée, une Indienne guatémaltèque prix Nobel de la paix, quelques villageois africains...

Ce plan éclaté permet au lecteur d'entrer dans le travail de l'historien, car tout n'est pas dit, il reste des blancs à combler, un siècle ne peut jamais être raconté totalement, il y aurait bien d'autres personnages à évoquer. La variété même des séquences, passant sans cesse d'un continent à l'autre, mêlant les sexes, les conditions sociales, les confessions religieuses, vise à produire plusieurs effets spécifiques. D'abord, à éviter l'occidentalisme, voire l'hexagonalisme, qui menacent souvent les Français. Ensuite, à casser le monolithisme de trop d'«Histoires de l'Église», où l'orthodoxie romaine semble effacer toute trace de contradiction. Enfin, à arracher l'histoire des chrétiens à son statut habituel d'«Histoire sainte», isolée, déracinée de celle du reste des hommes. Coudoyant des juifs, des musulmans, des bouddhistes, des animistes, des incroyants ou des athées militants, les chrétiens, dans leur infinie diversité, n'apparaissent pas toujours fraternels et ne sont, en tout cas, jamais les seuls à l'être. À cette condition seulement, j'ai pu donner pour titre à la série *Les hommes de la Fraternité*.

### **Une histoire non confessionnelle et non cléricale**

La notion de «champ religieux» est due à Pierre Bourdieu (*Revue française de sociologie*, juillet-septembre 1971). La constitution d'un tel champ se définit, selon lui, comme «le point d'aboutissement de la monopolisation de la gestion des biens de salut par un corps de spécialistes, socialement reconnus comme les détenteurs exclusifs de la compétence spécifique, nécessaire à la production ou à la reproduction d'un corpus délibérément organisé de savoirs secrets (donc rares).» La validité de cette problématique a été judicieusement mise en doute (par D. Hervieu-Léger, *op. cit.*) dans le cadre particulier d'une postmodernité où la production et la circulation des biens religieux échappent de plus en plus à la régulation des institutions. Elle me paraît encore suffisamment pertinente pour justifier mon propos, qui est précisément d'arracher le trésor de la mémoire chrétienne aux clercs et même aux chrétiens, pour le rendre à tous ceux auxquels il est destiné par l'Évangile lui-même.

Le pape Paul VI avait déclaré, en octobre 1965, à la tribune des Nations-Unies: «L'Église est experte en humanité.» Formule irrecevable, si elle veut exprimer, une fois de plus, la prétention de l'Église romaine à délivrer un message infaillible sur l'Homme et sa destinée! Mais formule admirable et combien féconde, si elle entend rappeler que l'expérience bimillénaire des chrétiens est à la disposition de tous, ouverte comme un catalogue inépuisable de sainteté et de crapulerie, où l'ivraie se mêle constamment au bon grain. Ce patrimoine appartient à l'humanité. À chacun d'y puiser comme il l'entend.

En parcourant simplement la table des séquences des douze volumes, on s'avisera sans peine du parti-pris en faveur des oubliés de l'Histoire confessionnelle et cléricale, les laïcs, les femmes, les petits, les obscurs, les sans-grade, tous ceux que Bertolt Brecht appelait à la barre des témoins:

Qui a bâti Thèbes, la ville-aux-sept-portes?  
Dans les livres on lit les noms des rois,  
Les rois ont-ils eux-mêmes charrié les pierres  
de taille?  
Alexandre conquiert les Indes,  
Tout seul?  
César vainquit les Gaulois,  
N'avait-il pas au moins un cuisinier avec lui?  
(*Histoires d'almanach*, 1953.)

J'ai adopté le point de vue du cuisinier de César. Que l'on m'entende bien: il ne s'agit nullement d'observer les grands hommes avec la lorgnette de leur valet de chambre! Mais de raconter l'histoire chrétienne comme la Bible nous a appris à le faire, car il est écrit «les hommes regardent le visage (*prosôpon*, le masque), mais Dieu regarde le cœur» (1 Samuel 16, 7). Dans mes livres, les rois, les papes et les saints canonisés sont traités comme dans la grande tradition chrétienne, comme dans les Danses macabres ou la *Divine comédie* (toute proportion gardée, bien entendu), c'est-à-dire comme tout le monde, *sub specie*

*aeternitatis*, sous le regard de l'éternité, pour parler comme Spinoza.

Que cette méthode aille à contre-courant des habitudes, je l'ai moi-même expérimenté pour chaque époque. Autant les archives se montrent prodigues de documents sur les puissants et les riches (en archéologie, numismatique, épigraphie, architecture, arts, littérature, etc.), autant elles en sont avares pour les pauvres, les vaincus, les hérétiques, les femmes, dont il faut rechercher opiniâtrement les traces fugitives, au milieu des restes imposants de ceux qui les ont asservis, brimés ou anéantis. Malgré tous mes efforts, il m'a toujours été impossible de faire la part égale, par exemple, entre les femmes et les hommes. Et la langue française m'a même obligé à choisir un titre très inadéquat: en réalité, il faudrait dire *Les Hommes et Femmes de la Fraternité-Sororité...*

### **Le «fil rouge»**

La métaphore du fil rouge est empruntée à Goethe:

On nous parle d'une pratique singulière, qui est de règle dans la marine anglaise: tous les cordages de la flotte royale sont tressés de telle sorte qu'un fil rouge les parcourt tout entiers et qu'on ne peut pas l'en extraire sans que l'ensemble se défasse, et le plus petit fragment permet encore de reconnaître qu'il appartient à la couronne. (*Les Affinités électives*, 1809.)

En effet, dans la longue galerie de portraits que constituent la série des *Hommes de la Fraternité*, il faut bien constater que beaucoup ont un petit «air de famille». Quoique j'aie cherché à diversifier mes choix le plus possible, les hommes et les femmes qui ont pris l'Évangile au sérieux (ce ne sont pas toujours ceux que l'on croit!) se reconnaissent presque au premier coup d'œil. Mais, à y regarder de près, on peut s'apercevoir que cela ne tient pas à l'existence d'un «invariant», une sorte d'«essence»

chrétienne qui serait distincte des «existences», comme le pensait Adolf von Harnack:

L'essence du christianisme existe toujours comme un fil rouge, qui parfois réapparaît et se délivre des liens qui le retiennent. (*Das Wesen des Christentums*, Leipzig, 1900.)

Cet ontothéologisme a fait son temps. Moins que jamais, à l'heure de la postmodernité, on ne peut considérer le message du Christ comme un «dépôt», conservé dans les caves du Vatican, sous la garde de quelques inquisiteurs. Mon parcours historique au travers de vingt siècles m'a persuadé de la vérité énoncée naguère par Michel de Certeau<sup>5</sup> :

Jésus ne nous est accessible que par des textes qui en parlant de lui racontent ce qu'il a éveillé, et décrivent seulement leur propre statut d'être des écritures croyantes ou retournées. Nous n'avons que des variantes entre l'appel et la décision, et jamais un énoncé qui en fixant à l'appel son lieu propre donnerait à la réponse une formulation exemplaire et authentique. Aucun texte, fût-il "primitif" ou "apostolique", ne représente autre chose qu'une "modification" (une écriture) rendue possible par un appel sans objectivité propre et reconnu seulement de proche en proche à travers des conversions successives. Le "suis-moi" nous vient d'une voix qui s'est effacée, à jamais irrécupérable, évanouie dans les changements qui lui font écho, noyée dans la foule de ses répondants. Il n'a pas de propre, ni place concrète, ni formule abstraite. Il n'est plus rien sinon, rendu possible par lui, le tracé d'un passage.

---

<sup>5</sup> Michel de Certeau, *Le christianisme éclaté*, Paris, Seuil, 1974.

Mes quelque trois cent soixante séquences offrent exactement une structure en écho, où l'appel de Jésus s'entend dans les multiples réponses qui lui ont été données, où son visage se dessine pour ainsi dire en filigrane derrière les portraits esquissés, comme le fil rouge qui atteste leur commune appartenance, leur filiation. Pour le dire dans les termes de la plus authentique tradition, il suffit de reprendre la formule du jésuite Jean-Pierre de Caussade:

Jésus a vécu et vit encore, il a commencé en soi-même et il continue dans ses saints une vie qui ne finira jamais. (*L'Abandon à la Providence divine*, 1740.)

### **Une œuvre d'amateur**

Il me reste à dire, brièvement, la place de mon travail dans le «champ» de l'historiographie religieuse française. Comme l'a bien vu Pierre Bourdieu, ce champ est une chasse gardée. Je n'y ai pénétré qu'en braconnier, souvent toisé de haut par les propriétaires, parfois malmené par les gardes-chasse. Prêtre ayant quitté depuis plus de vingt ans le ministère sacerdotal, universitaire sans titre ni chaire, je ne peux revendiquer que le statut (si c'en est un) d'amateur. Tout compte fait, ce n'est peut-être pas la plus mauvaise façon d'approcher une histoire qui tourne tout entière autour du verbe aimer.